

Xavier Darcos

« Nous sommes intimement des descendants des Latins »

Entre deux avions, Xavier Darcos, actuellement ambassadeur en mission pour l'action culturelle extérieure de la France, et à ce titre Président de l'Institut français, nous a reçus dans son bureau du Ministère des Affaires étrangères. À la fois enseignant et personnalité politique, l'homme a la verve idéale pour professer et insuffler son amour de l'histoire et des lettres à son interlocuteur. Il est facile de le suivre sur ses terres romaines de prédilection, vers ses écrivains fétiches dont il nous persuade de la nécessité de s'en repaître pour avancer. Il n'est pas étonnant que la *pietas* soit sa vertu préférée. Découvrons ce qu'elle recouvre, ainsi que l'univers intellectuel, spirituel et affectif de l'auteur à travers le choix de ses entrées dans son *Dictionnaire amoureux de la Rome antique*.

PROPOS RECUEILLIS PAR GUILAINE DEPIS

— *L'helléniste et académicienne Jacqueline de Romilly, qui fut votre professeur et avec laquelle vous avez partagé la défense des lettres classiques, a écrit un livre qui s'appelle Pourquoi la Grèce. Et vous, pourquoi Rome ?*

Pourquoi Rome ? Trois raisons sautent aux yeux. La première – qu'on entend toujours – est notre filiation évidente par rapport à cette civilisation dans les domaines de la langue, des mœurs, de l'Histoire, de l'architecture, du droit, des arts. Nous sommes intimement des descendants des Latins. Certes, nous sommes des Grecs aussi, mais c'est par Rome que la civilisation grecque est venue jusqu'à nous. La deuxième raison, c'est l'actua-

lité des problématiques que connut Rome – en particulier lors de son expansion. Bien des débats qui l'agitèrent sont, pour nous encore, parlants. Comment s'organise une interconnexion universelle ? Comment fait-on lorsque tout se mondialise ? Comment assimile-t-on l'autre lorsque l'on est en conquête et en colonisation ? Quel sort réserve-t-on aux civilisations que l'on rencontre : faut-il les assujettir ou se mixer avec elles ? Bref, la question de l'Autre est constamment posée chez les Romains, question absolument centrale dans la pensée d'aujourd'hui. Enfin, la troisième raison – moins dite souvent – qui fait que je m'intéresse à Rome, la voici : généralement,

on essaie de voir les origines de notre civilisation européenne à travers les deux grands pôles que furent la Grèce et la Bible, Athènes et Jérusalem. Mais je considère que la romanité a apporté la voie moyenne, une voie intermédiaire qui précisément se fonde sur une capacité à assimiler, à recevoir et pas simplement à imposer. C'est une forme d'humanisme : apprendre à respecter les différentes cultures et à tout le moins essayer de les associer à son propre développement. On parle beaucoup de l'hégémonisme romain, mais les Romains étaient beaucoup plus capables que la plupart des grandes civilisations hégémoniques de respecter une partie des croyances ou des habitudes de vie des gens qu'ils colonisaient ou qu'ils soumettaient et ainsi de les mêler à leur propre développement.

— *Concernant Tacite, qui est des trois historiens romains majeurs avec Tite-Live et Suétone, votre préféré, auquel vous avez consacré tout un livre, Tacite, ses vérités sont les nôtres, vous dites en relire quelques lignes presque chaque jour. Quelles sont les dernières phrases de Tacite que vous avez relues en regard de l'actualité ? Tacite est un relatif pessimiste, qui ne croit pas beaucoup en la rationalité des hommes...*

Évidemment, j'exagère un peu en disant que je lis Tacite tous les jours, mais je le consulte très souvent. J'ai relu ce matin un chapitre des *Histoires* qui est une description assez froide et terrible de la préparation d'un inutile supplice. Ce qui est intéressant chez Tacite (mais c'est vrai aussi chez Tite-Live dans une certaine mesure), c'est les contradictions qui sèment un doute dans les certitudes de ces historiens. À la fois, ils ne doutent pas du destin de Rome. Si une bourgade du Latium est devenue la maîtresse du monde, c'est le résultat d'une destinée qui ne peut pas être le fruit du hasard. Elle résulte forcément d'un génie romain particulier. Elle a été rendue possible par sa capacité à construire des structures politiques fortes, par ses armées, par la supériorité de ses lois. Les Romains considéraient que c'était là leur avantage. Ils ne reven-



© DR

diquaient pas une suprématie artistique, qu'ils concédaient volontiers aux Grecs, mais une excellence qui était de pouvoir conquérir, d'imposer la paix et, comme l'a dit Virgile, « *debellare superbos* » (« battre à la guerre les orgueilleux »). Donc, ils étaient partagés entre cette conviction d'une Rome à la croissance infinie et deux difficultés théoriques. La première est celle de la fin des choses : jusqu'où ira-t-on, où cela s'arrêtera-t-il ? Est-ce que c'est tenable, tout ça ne va-t-il pas s'écrouler tout simplement sur soi

un jour ? Cette extension continuelle, ce progrès vertigineux de la cité devenue maîtresse du monde, ne buteront-ils pas sur une acmé d'où le déclin viendra ? Et c'est une interrogation qui les inquiétait à juste titre. Et la deuxième question qui les hantait était celle de la contrepartie à acquitter pour une telle gloire. Cette puissance nécessite une organisation politique très coûteuse sur le plan humain. Elle favorise peu ou prou l'émergence de tyrans. Car elle oblige à des violences, des dissensions ou à des contraintes qui rendent

utile la mise en place d'un pouvoir personnel, suscitant divers abus et provoquant la dégénérescence des grandes vertus républicaines. Bientôt, on sera obligé de flatter le Prince et de s'asservir à lui. Et Tite-Live et Tacite se posent donc la question de savoir si le prix à payer pour cette grande expansion n'est pas trop fort. Chez Tacite, le pessimisme est plus fort que chez Tite-Live, mais ce dernier confie dans la préface de *Ab Urbe Condita*, son grand récit historique, que cette crainte est aussi la sienne : « Est-ce que tout cela pourra durer ? » Quant à Suétone, il écrit à une époque où il est de bon ton de se moquer des Judéo-Claudiens pour valoriser les Antonins : sa noirceur est surtout faite de commérages rétrospectifs, mais il a contribué évidemment à montrer la corruption que le pouvoir suprême produit.

— **Yves Guéna, qui a beaucoup compté dans votre vie, a écrit un roman sur Catilina, Catilina ou la gloire dérobée. On connaît Catilina parce que Cicéron s'adresse à lui au Sénat : « Quo usque tandem abutere, Catilina, patientia nostras ? », etc. Puisqu'on parle aujourd'hui de populisme à toutes les sauces, est-ce qu'on fait référence au peuple *populus* ou à la *populace* – *populares* –, c'est-à-dire aux gens sur qui Catilina comptait s'appuyer contrairement à César qui, lui, avait un pouvoir militaire en plus d'être appuyé par le petit peuple ?**

Le populisme, c'est l'art de flatter ce qui dans la populace est le plus vil, notamment le ressentiment contre les riches, contre ceux qui ont réussi, et la haine des politiques. Il s'agit de monter à son profit cette classe sociale contre les élites. Mais votre question est utile, parce que l'histoire romaine a été essentiellement faite de ce qu'on appelait chez eux la « guerre sociale », c'est-à-dire la tension entre les grandes familles romaines (les Patriciens, qui parfois se réclamaient même d'être les descendants de Romulus) et, de l'autre côté, les gens plus modestes : la plèbe, les paysans, les soldats délivrés de leurs obligations militaires. Il existait donc une tension continuelle entre les patriciens et



L'enfance de Romulus and Remus, Sebastiano Ricci (1708).

le peuple. Ce conflit interne a constitué au fond l'axe principal de l'histoire romaine. Les tribuns de la plèbe réclamaient des droits nouveaux pour le peuple, exigeaient d'accéder aux grandes magistratures, ce qui d'ailleurs se fit. Et lorsqu'on évoque les grands noms de l'Histoire romaine que tout le monde connaît, les Gracques ou Catilina par exemple, on renvoie à des chapitres de cette guerre sociale dont César lui-même fut le dernier produit, puisqu'il s'était d'abord beaucoup appuyé sur les *populares* contre les aristocrates, contrairement à Pompée défenseur et héros du Sénat. Cette histoire du populisme, la guerre du peuple et des élites c'est l'histoire romaine elle-même qui finalement s'achèvera dans le Césarisme. Elle se conclura effectivement dans le « principat », c'est à dire dans le choix d'un

unique maître du jeu politique. On acceptera l'idée que le pouvoir soit remis à une seule personne, tout en feignant de croire que César soit seulement le *princeps*, le premier des Sénateurs, un simple *primus inter pares*. On trichera un peu sur les apparences tout en laissant le pouvoir personnel s'installer.

— **Virgile a écrit un poème politique, L'Énéide. Dans un monde moderne comme le nôtre, existe-t-il encore une place pour une littérature engagée qui aurait un rôle à jouer dans l'exaltation d'un pays ou d'une cause ?**

Je crois que la littérature politique a beaucoup de plomb dans l'aile aujourd'hui. Elle s'appuyait sur deux grands principes : d'abord la force des idéologies (le communisme ou autre), défendues par de

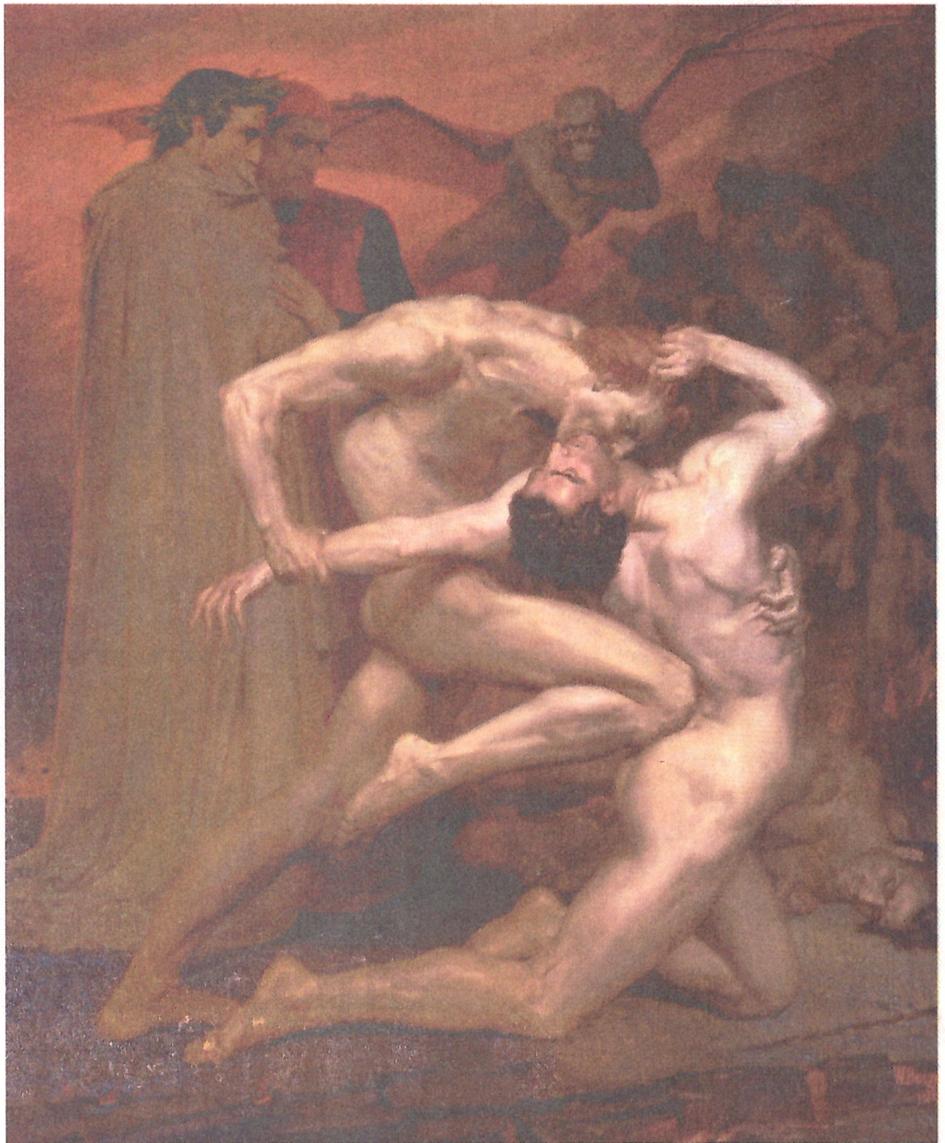
grands écrivains engagés. Les idéologues sont un peu rangés au placard et ils se raréfient, car le bilan historique est lourd. Ils suscitent plus la méfiance que l'enthousiasme. La deuxième raison pour laquelle la littérature politique diminue est la mondialisation, qui universalise les problématiques : une adhésion à une cause nationale paraît plus dérisoire et plus fragile quand les enjeux sont globaux. Ainsi se substituent aux idées engagées les « indignés » d'aujourd'hui, qui sont simplement des gens qui disent qu'ils ne sont pas contents. Leur pensée est très courte, voire totalement sottise ou d'un simplisme affligeant, mais elle exprime tout simplement une révolte confuse qui ne sait où se tourner. Dans *L'Énéide*, il s'agit précisément de montrer que le destin de Rome était écrit depuis la chute de Troie. Lorsqu'elle a disparu, la grande cité protohistorique eut la chance de voir ses *pénates* – c'est-à-dire ses marques ancestrales – sauvées et emportées par un Troyen qui errera jusqu'à dénicher l'endroit où une nouvelle Troie pourrait commencer : Rome. Donc, c'est un poème politique dans la mesure où il montre que Rome était la nouvelle ville maîtresse du monde, la ville phare. Nous aurions bien du mal aujourd'hui à trouver un sujet aussi brillant, aussi beau et surtout un poète du niveau de Virgile.

— **Vous avez consacré l'une de vos études universitaires à Ovide et la mort. Pourquoi Ovide ? C'est une poésie plus personnelle peut-être ? La langue, le sujet ?**

Plusieurs raisons m'ont attiré chez Ovide. Pour commencer, et peut-être principalement, un destin personnel intéressant. Ovide est un homme de succès, un grand poète qui vit dans les milieux les plus favorisés de Rome où il brille en écrivant notamment des pages coquines. C'est un poète mondain, qui aimerait aussi devenir le nouveau Virgile – celui de la génération d'après. Et donc, il s'essaye à jouer au poète prestigieux et penseur. À ce moment-là, une brisure : cet homme qui a tout – la puissance, la richesse, le bonheur – est exilé et banni – on ne sait toujours

pas pourquoi d'ailleurs. Il va finir sa vie dans un exil terrible au sud de la Roumanie actuelle, où il a l'impression qu'il fait très froid, qu'il est entouré de sauvages, où il se trouve réduit à rien. Mais il lui faut bien trouver des raisons de vivre, de réinventer une écriture, d'explorer des sujets inédits, de se mettre à parler la langue des gens qu'il croise, de tâcher d'écrire à ceux qui sont restés à Rome – même si les réponses se font de plus en plus rares. C'est une voix de l'exil qui l'oblige à authentifier sa propre parole poétique. Je ne suis pas le premier à avoir été touché par ce destin. Tous les grands poètes bannis ont cité Ovide, devenu le premier poète maudit de l'Histoire. Et donc j'ai beaucoup aimé cette posture littéraire et humaine. La seconde raison qui m'a conduit à me pencher sur Ovide, c'est qu'il était très préoccupé par les questions de métaphysique. Il s'interrogea sur la mythologie et sur les grandes fêtes religieuses. Il essaya de saisir ce que signifient les rites romains, d'une complexité illisible même pour ceux qui accomplissaient un sacrifice ou une célébration quelconque. Il s'interrogea sur le sacré, ce qui l'entraîna vers une forme de spiritualisme – notamment quand il fut en exil. Il dut approfondir sa réflexion sur le destin, la mort, l'au-delà, la relation entre la créature et Dieu. Il chercha un Dieu personnel à qui il puisse s'adresser. Bref, il fut en prémonition des religions modernes, celles de l'intimité personnelle en quête d'un lien avec le divin. Voilà pourquoi Ovide est, à mes yeux, une personnalité et un poète importants, peut-être moins génial ou inventif que Virgile ou que d'autres élégiaques, mais son projet poétique et son destin personnel restent passionnants.

— *Dans cette Rome antique, on trouve deux philosophies majeures qui sont l'Épicurisme et le Stoïcisme. Décrit par Plutarque comme « un pourceau d'Épicure », Lucrèce a écrit un long poème scientifico-philosophique, De natura rerum, où il essayait d'expliquer le monde sans les dieux. En fait, cet Épicurisme et ce Stoïcisme, qui tous les deux sont différents, ne sont-ils pas semblablement*



Dante et Virgile, par William Bouguereau (1850)

réservés à une élite capable de penser de manière raisonnable le bonheur ? Si le Christianisme, comme disait Nietzsche, est « une religion d'esclaves », n'est-il pas un accès plus facile à une vie supportable pour tous ?

Ce sont évidemment des spéculations philosophiques. Elles demandent une lecture de textes difficiles. Elles constituaient des problématiques qui ne se posaient que pour les élites. Je voudrais faire deux observations sur l'Épicurisme et le Stoïcisme. La première est qu'on perçoit d'abord une différence de fond : le Stoïcisme est une religion (dans une

certaine mesure) qui veut que la créature s'inscrive le plus possible dans le dessein de Dieu, en menant une vie honnête, en se sentant la partie du tout, en essayant de trouver son bonheur dans une austérité ou dans une absence de tentations. Le Christianisme s'est beaucoup développé ensuite dans les premiers cercles stoïciens. Inversement, l'Épicurisme est une religion de l'incrédulité, une irréligion, une tentative d'explication matérielle du monde. Mais, deuxième remarque, si on regarde de près ces deux doctrines qui semblent si distantes l'une de l'autre, elles ont le même but : éviter de souffrir



Pollice Verso, par Jean-Léon Gérôme (1872).

vainement. Les Épicuriens proposent de profiter sans abus des moments qui passent, en saisissant les bonnes choses mais sans se conduire en « pourceau », car si vous adhérez à trop de plaisirs, le plaisir s'arrêtera et vous ne recueillerez que frustration, regret, hantise. Il faut éviter de jouir trop, condamner tout excès, parce que toute jouissance est provisoire, presque mener une vie d'ascète. Et dans le Stoïcisme, il y a la même idée. C'est aussi une forme d'ascétisme, qui pousse à s'habituer à accepter la souffrance, en évitant de trop exagérer les malheurs qui nous arrivent. Il faut les prendre comme des épreuves parce qu'elles sont une manière de se résigner au monde, de s'endurcir et de moins souffrir. Il y a donc dans ces deux philosophies des conduites

de vie, des modes de comportement, qui à de multiples égards se recroisent – ce que les Anciens d'ailleurs percevaient très bien.

— *Vous livrez l'exemple des Lupercales à travers lequel on observe que le Christianisme a récupéré et en quelque manière édulcoré le paganisme en substituant à une cérémonie païenne une nouvelle fête chrétienne. En 495, le Pape Gélase 1^{er} a en effet décidé de placer la Saint-Valentin le 14 février. À ce moment-là, dans la Rome antique, on sacrifiait traditionnellement un bouc, on prenait ensuite de la laine baignée dans du lait pour nettoyer ses traces de sang sur les gens qu'on flagellait alors pour les rendre*

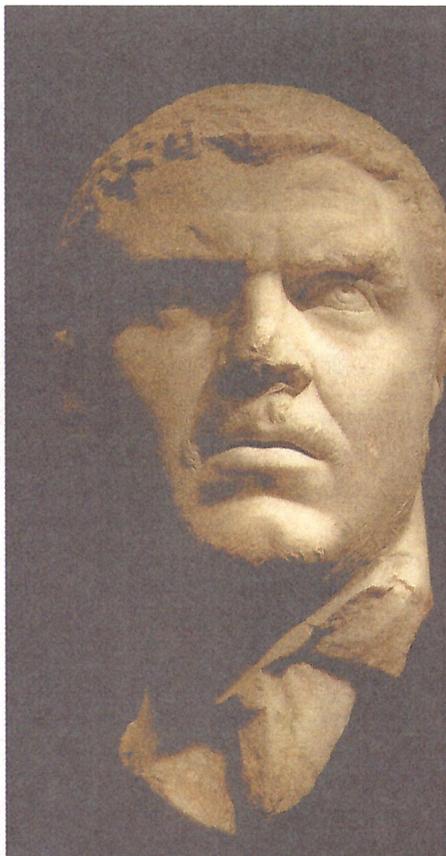
fertiles et féconds... et on achevait ces réjouissances par une loterie amoureuse le soir. Cette récupération de Rome par l'Église, toutes ces filiations, ont-elles été générales ?

Oui, ce phénomène est général, s'est produit partout ; les grandes fêtes de l'Antiquité, comme toutes les grandes civilisations, sont essentiellement liées aux cycles solaires ou agraires. Il y a le cycle du printemps, de la régénérescence – qui est généralement entre la fin du mois de février et la fin du mois d'avril –, ensuite il y a le cycle du solstice d'été et celui du solstice d'hiver à Noël. Fin décembre, c'était le moment des Saturnales chez les Romains. Mais le Christianisme, lorsqu'il s'est imposé à partir de

Constantin, a assimilé le paganisme, a placé des chapelles ou des signes chrétiens là où il y avait des autels païens : près des sources, sur les hauteurs, dans les bois, aux carrefours. Lorsqu'on se promène en Italie, on retrouve partout des petits oratoires où devaient se trouver, à l'époque de Rome, des symboles païens. De même, bien des églises ont été édifiées à partir de temples anciens. Et, comme le calendrier festif était un calendrier très enyahissant – presque un jour sur trois était un jour de fête –, les fêtes chrétiennes se sont installées et se sont adaptées aux dates païennes. La Rome chrétienne et ensuite la Rome papale – lorsque le Pape décidera d'installer la capitale de l'Église à Rome – ont été toutes les deux des substituts à la Rome antique : mêmes lieux, mêmes vestiges et parfois mêmes monuments.

— ***Vous consacrez une surprenante entrée de votre Dictionnaire au féminisme, une autre au serment du mariage : « Ubi tu Gaius, ibi ego Gaia. » C'est une phrase assez ambiguë parce que, si on a l'impression d'un parallélisme entre Gaius et Gaia, il y a également une signification de soumission : « Je serai ta terre là où tu seras mon seigneur. » La femme romaine a des droits, est assez libre d'aller et venir, d'aller au cirque, etc. Ce statut est-il égal à celui de l'homme ?***

Lors du rite du mariage, les Romains affectionnaient le parallélisme (« Où tu seras l'un je serai l'une », « Où tu seras le chacun, je serai ta chacune ») de leur phrase célèbre « *Ubi tu Gaius, ibi ego Gaia.* » Mais lorsqu'on regarde de près, ça signifiait littéralement : « Tu seras le seigneur, je serai la terre » *Gaius/Caius*, racine qu'on retrouve dans un certain nombre de mots dans tout l'Inde européen, indique le « chef ». Lorsqu'elle se marie, la femme romaine peut être « sous la main » de son mari, sans être démunie de ses droits : elle peut garder une partie de son indépendance financière, conserver une partie des héritages qui lui sont propres, décider de changer de vie, élever ses enfants à sa manière. Même si elle est complètement éloignée de la politique,



Buste de l'empereur Caracalla (ca. 217–230).

elle n'est pas du tout absente de la vie publique. La matrone joue un rôle absolument essentiel dans l'histoire antique et on ne connaît pas de femme vraiment soumise ou humiliée qui n'ait réagi. Comme chez tous les satiriques, il existe certes un antiféminisme romain : on décrit souvent des femmes qui sont plutôt des pousse-au-crime ou des excitées, telles Messaline, Agrippine et tant d'autres. Mais à leurs côtés on trouve aussi des femmes admirables, des grandes et belles figures féminines tout à fait respectées, des sortes de saintes laïques comme Cornélie la mère des Gracques qui, en montrant ses douze enfants, s'exclame : « *Haec ornamenta mea* » (« Voici mes parures à moi »)...

— ***Caton, écrivez-vous, disait même : « Nous commandons à tous les hommes mais nous obéissons à toutes les femmes. » La femme était surtout perçue***

comme mère, jusqu'à l'épithète sur sa tombe !

Absolument. Les épitaphes féminines, alors il y a tout un rite aussi, en témoignent. « J'étais dans ma maison, j'ai filé la laine », ce qui est un symbole pour signifier : « J'ai fait tourner la domesticité, j'ai fait vivre la maison, j'ai su remplir mes devoirs et j'ai eu des enfants. » On se flatte aussi d'avoir été fidèle, si possible, à un seul, *univira*, « la femme d'un seul homme ».

— ***Dans votre chapitre sur la louve, on voit que lupa – la louve – et lupanar – le bordel –, la louve et la prostituée ont la même racine. D'ailleurs, Messaline se faisait appeler « Lycisca » (« louverette », du grec lykos). Comment l'expliquez-vous ?*** C'est peut-être une rationalisation du mythe de Romulus et Rémus ? Est-ce que vraiment deux petits enfants ont été élevés par une louve, par un animal ? N'est-ce pas plutôt une femme, une prostituée (en latin *lupa*), qui les a accueillis, qui les a protégés ? L'historisation du mythe cherche une explication rationnelle à la fable : s'il a bien existé une louve qui a adopté deux jumeaux et les a nourris, il est plus vraisemblable que ce soit une femme qu'un animal. Dans toute l'Antiquité, on utilisa la racine de *lupa* pour désigner la prostituée. C'est un fond lexical indo-européen.

— ***Vous mettez surtout en évidence deux valeurs des anciens Romains : la pietas et la fides. Vous évoquez également les coutumes des ancêtres, les mos majorum, qu'on devait toujours honorer, et vous citez même à ce sujet la devise de Périgueux « Fortitudo mea civium fides » (« Ma force, c'est la foi jurée entre mes citoyens ») – l'unité de la cité, le vouloir-vivre ensemble. Étonnamment, de nos jours, on appelle « cités » plutôt des zones de non-droit alors qu'à Rome, la civitas (« la cité »), c'était le contraire.***

Fides et *pietas* sont deux notions absolument centrales et parentes. La *pietas*, c'est considérer que l'on doit à ceux qui étaient avant nous. Donc il faut respecter leur mémoire, leur héritage, car la culture



La mort de Socrate, par Jacques-Louis David (1787).

se transmet et on ne commence rien tout seul. Je suis très sensible à cette notion essentielle, car l'une des faillites de nos sociétés c'est l'oubli de cette filiation – y compris à l'école d'ailleurs. Chacun de nous est le résultat d'un très long processus qui nous a précédés et on ne peut pas s'en détacher. Lorsqu'on ne s'en éloigne pas, la lignée devient forte et puissante, tout en créant à son tour. La *fides*, c'est similaire, non plus en vertical mais en horizontal : on doit à ce qui est autour de nous, à ce qui est au même niveau que nous, dans une féconde interdépendance. Enfin, la parole donnée est un acte. Quand on jure, on tient. La parole vraie et tenue est un maillon central de la romanité. Je trouve que ce sont deux belles valeurs, des valeurs fondamentales par lesquelles Rome a réussi son histoire.

— **Depuis que le Christianisme l'a érigé au rang de péché, le suicide est relative-**

ment tabou. Montherlant affirmait qu'il relisait « deux ou trois fois l'an » une étude de Gabriel Matzneff intitulée Le suicide chez les Romains où la mort volontaire est présentée par les Anciens comme un geste froid et rationnel, pas du tout comme un désespoir romantique, une issue radicale que l'on donnerait à un problème d'amour, un sale pépin. Sénèque et sa femme (qui sera sauvée), dont on ne peut pas douter de la sagesse, ont d'ailleurs opté pour le suicide philosophique. Peut-on rapprocher leur démarche des revendications actuelles au droit à mourir dans la dignité ?

Oui, considérer que mettre fin à ses jours relève du péché est une invention chrétienne. Le suicide chez les Anciens, en tant qu'il est volontaire, passe pour un acte d'une grande beauté philosophique. C'est le sujet du *Phédon* de Platon, où l'on voit Socrate choisir son départ en de-

visant, ce qui resta un modèle pour l'Antiquité, auquel on se référait souvent. On percevait une immense noblesse et une preuve de grandeur d'âme dans le fait de choisir sa mort, sereinement, d'accepter son destin, de se prêter à mourir parce qu'on le jugeait par soi-même comme nécessaire. Mais il s'agissait également d'une manière d'échapper à pire : lorsqu'on était condamné, soit on choisissait sa « mort douce », comme une sorte d'euthanasie, soit on subissait d'être mis à mort par d'autres. Autant mourir dans un bain chaud que de se faire massacrer par des spadassins : on pouvait fixer son moment, contrôler sa propre fin, entouré de proches et en rédigeant son testament. C'était plus digne, même si cette dignité était souvent contrainte et forcée.

— **Mon opéra préféré est le Giulio Cesare de Haendel (1724). Les airs de César le font apparaître comme un homme d'action. À côté de lui, Cornélie, veuve du grand Pompée, est poignante dans sa douleur face à une Cléopâtre frivole et espiègle fredonnant « Venere bella ». Au même titre que Tristan et Yseult ou que Roméo et Juliette qui ont aussi inspiré des opéras, Jules César et Cléopâtre, dont on ne peut douter de la véritable existence historique, sont un couple devenu légende, une histoire d'amour érigée au rang de mythe et de modèle, un phénomène, une référence nourrissant les artistes de tous ordres... À propos, pour vous, la « star » Cléopâtre aimait-elle César ou Antoine ?**

D'abord, je vous admire d'aimer *Giulio Cesare* de Haendel qui est une succession d'airs répétitifs et acrobatiques, même comme le joue la brillante Nathalie Dessay, d'une manière drôle. Cléopâtre y est présentée comme futile et superficielle. Au sein du couple avec César, c'est Cléopâtre qui est le personnage intéressant, une séductrice, une agitée. Elle fut une star même dans l'Antiquité. Elle fut détestée, mais tout le monde s'intéressait à ses faits et gestes. Ce fut une vedette avant l'heure, jalosée. Elle inquiétait l'opinion romaine mais les gens demeuraient fascinés par sa puissance, son ar-



Le débarquement de Cléopâtre à Tarse, par Claude Le Lorrain (1600-1682).

gent, sa beauté – comme par l'Égypte en général. Elle a donc aimé tour à tour Jules César et Marc-Antoine. Cléopâtre fut amoureuse d'Antoine, c'est certain. L'aventure avec Jules César, je pense, relevait davantage d'un calcul, d'une tactique politique. Vous vous souvenez : Pompée s'enfuit et trouve refuge en Égypte ; le frère-époux de Cléopâtre, Ptolémée, choisit de lui faire couper la tête en se disant : « Voilà qui fera plaisir à Jules César. » En fait, Jules César ne fut pas content du tout (enfin il fit semblant de pas l'être) car il voulait choisir le destin de Pompée. Il arrive un peu contrarié à la cour d'Alexandrie, mais Cléopâtre le

« Je considère qu'entre Athènes et Jérusalem, il y a eu la « voie romaine » – voie d'assimilation, d'acceptation de l'autre, de fusion, de mixité, d'échange. Le Gallo-Romain en est un exemple. »

séduit. Ils auront un enfant, Césarion – dont on ne connaît pas le destin mais qui certainement a été éliminé ensuite par Auguste car c'était le seul descendant direct de César, et donc un rival extrêmement dangereux. Alors que la rencontre de Marc-Antoine et de Cléopâtre est plus passionnelle : les *triumvirs* se sont répartis le territoire et Marc-Antoine part vers l'Orient. Cléopâtre a décidé de l'impressionner, elle l'accueille sur un bateau, toute parée. Il est éberlué. Ils passent une soirée à banqueter et à s'enivrer, puis ils « concrétisent » le soir même. C'est le début d'une passion absolue. Ils ont eu deux enfants ensemble, un garçon, Soleil,



Les Romains de la décadence, par Thomas Couture (1847).

et une fille, Lune. D'ailleurs, cet amour fou a perdu Antoine parce qu'il se répandit à Rome ce reproche : « Voilà, ce grand général est tombé sous la séduction d'une femme, il est devenu son esclave sexuel, l'objet de cette femme, il se farde, s'enivre, se drogue ; il vit dans sa dépendance, il a mal conclu ses guerres au service de Rome contre les Parthes ; c'est un homme qui a perdu sa dignité. » Toute la campagne anti Marc-Antoine à Rome a été bâtie sur le thème d'un homme envoûté par Cléopâtre. Leur fin montre qu'ils se sont aimés assez pour se suicider ensemble – en tous les cas, c'est le plus vraisemblable – et c'est donc une belle histoire. Quand j'en parle, je n'échappe pas moi-même à l'envoûtement de Cléopâtre, qui a suggéré à juste titre tant de bandes dessinées, de films, d'opéras, de péplums... Personne ne pourrait imaginer des scénarii pareils. Sur la vie de Cléopâtre, tous les scénaristes américains sont battus !

— ***Dans Le Trésor des savoirs oubliés, Jacqueline de Romilly cite notamment Nathalie Sarraute qui, dans Ici et Entre la vie et la mort décrit : « la joie, la délivrance que l'on éprouve à retrouver un mot qu'on croyait oublié », elle parle d'« un souvenir authentique remonté des profondeurs ». En écrivant votre livre où vous citez beaucoup de mots latins, avez-vous eu l'impression de retomber en amour avec des mots que vous aviez aimés, des notions que vous aviez apprises à l'école ? Était-ce des retrouvailles ? Avez-vous redécouvert des choses ou vous en souveniez-vous ?***

Un peu les deux. Je n'ai jamais cessé vraiment d'être en contact avec la littérature latine, j'en lis toujours un peu, je l'ai enseignée très tardivement, même si j'étais surtout professeur de français et de littérature comparée. Mais j'ai toujours fréquenté les livres anciens et n'ai jamais rompu avec la langue latine. Dans la rédaction d'un dictionnaire amoureux, l'er-

rance est très amusante : on se promène tel un *wanderer*, on se saisit d'une notion en sentant que « ça rappelle quelque chose ». Puis on vérifie et voici qu'un large souvenir vous revient à la mémoire, un mot que vous n'aviez plus manié, un souvenir de classe ou de lecture. Au fond, c'est un voyage proustien à l'intérieur de soi-même.

— ***C'est un exercice très affectif...***

Exact, car on prend ce que l'on aime. C'est un ouvrage que je voulais léger. Faire en sorte qu'il ne soit ni trop pesant ni trop professoral m'a donné du mal. Il a fallu que j'écrive abondamment, que je réécrive davantage encore, et que j'élimine toutes les lourdeurs, mais ce long chemin rédactionnel m'a donné un vrai bonheur.

— ***Au niveau de la citoyenneté, vous parlez de Caracalla qui a fini en 212 par décréter que tous les hommes libres étaient citoyens de l'Empire, et vous vous posez***

la question de savoir si c'était une mesure trop expéditive ou si c'était au contraire une preuve de lucidité.

L'Édit de Caracalla était presque indispensable, car plus personne ne s'y retrouvait. Au fur et à mesure que Rome s'agrandissait, le problème de ces gens qui, s'ils étaient romanisés, n'étaient ni des esclaves, ni des affranchis, ni des citoyens romains, s'accroissait. On avait commencé à donner la citoyenneté romaine à des grandes villes, à des personnalités qui avaient servi dans l'armée, etc. Caracalla se dit : « Visons au plus simple : tous ceux qui vivent dans l'Empire romain seront citoyens romains. » Je pense que ce fut une bonne mesure – et d'ailleurs, quelle autre était possible ? – qui s'inscrivait dans la capacité des Romains à assimiler, à accepter, à fondre dans une grande famille des êtres différents. Cette mesure discutée participait à un tel idéal, constitutif de la « romanité ».

— Pline l'Ancien a écrit une prière : « Puisse être éternel ce bienfait des dieux qui semble avoir donné les Romains au monde comme une seconde lumière pour l'éclairer ». Or, au XVIII^e siècle en France, le siècle des Lumières, on avait aussi l'ambition d'enluminer le reste du monde. À présent, ne devrions-nous pas nous inspirer de l'Empire romain, notamment pour construire des États-Unis d'Europe comme le désirait Victor Hugo, plutôt que des États-Unis avec lesquels notre histoire sur le vieux continent n'a rien de commun ?

Je reste profondément romain de ce point de vue-là, comme je l'explique dans l'introduction : je considère qu'entre Athènes et Jérusalem, il y a eu la « voie romaine » – voie d'assimilation, d'acceptation de l'autre, de fusion, de mixité, d'échange. Le Gallo-Romain en est un exemple. C'est une voie de clarté et surtout la plus constructive, car tout autre mène à l'hostilité, à l'oppression, à des conflits fondés sur le racisme ou le refus d'autrui. En même temps, si je suis extrêmement touché par cet esprit d'ouverture porté par le concept de romanité – c'est-à-dire d'une civilisation qui englobe l'acceptation de

l'autre –, je dois admettre qu'il est, aussi devenu un risque aujourd'hui pour nous, puisque nous sommes désormais confrontés à des cultures expansionnistes, totalitaires, en particulier celles qui nourrissent des religions fanatiques, refusant le partage. S'il reste notre dignité, cet attachement à la démocratie et au respect d'autrui, il devient également notre fragilité.

— L'Italie et la Rome antique ont beaucoup inspiré à travers les siècles, depuis la Renaissance, surtout avec la Pléiade, puis aux XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles et encore... Stendhal a-t-il montré dans *Le Rouge et le Noir* que Julien Sorel était fasciné par la Rome antique pour se positionner en réaction contre son époque ? Par refus de la monarchie ?

Les gens qui ont redécouvert l'Italie à partir de la fin du XVIII^e siècle, ils l'ont redécouverte surtout à partir de ses beautés physiques. On a commencé à fouiller, puis on a découvert des sites comme Pompéi. Dans les grandes familles, on faisait « le Tour » – comme disaient les Anglais au XIX^e siècle –, c'est-à-dire qu'on partait vers la Côte d'Azur, on descendait par l'Italie, on traversait la Méditerranée, on remontait par la Grèce. Stendhal appartient à cette génération fascinée, à cette suite d'écrivains épris d'Italie. Il fut ébahi par ce qu'il voyait. Cet amour pour une réalité architecturale, artistique a tout emporté en lui !

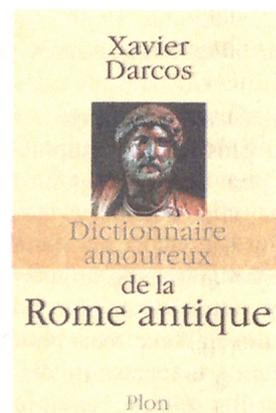
— C'est purement esthétique ?

Oui, c'était un rapport esthétique. La peinture, au même moment où Stendhal écrit ses grands textes (son *Voyage en Italie* notamment), l'illustre parfaitement. Les voyageurs étaient sidérés de ce qu'ils voyaient : ils arrivaient dans des sites campagnards où, à côté d'un troupeau de moutons et de quelques arbres au loin, émergeait un arc de triomphe somptueux. J'ai proposé un chapitre à sujet, intitulé *Ruines et ruinisme*, qui déroule l'histoire de cet engouement au XVIII^e siècle. On comprend encore, lorsqu'on va en Afrique du Nord, ce qui a dû être l'émotion esthétique de cette deuxième généra-

tion du Romantisme, dès 1840. Il y a quelques jours, dans le sud de la Tunisie, je suis tombé sur des bourgades romaines enfouies : des bédouins, des brebis, des enfants qui jouent... et puis subitement un amphithéâtre romain bien conservé, avec des mosaïques à couper le souffle de beauté.

— Pour finir sur une note d'espoir, vous avez précisé que votre livre ne se veut pas du tout comme une nostalgie exaltée, mais se conçoit plutôt comme un appel à l'avenir. Les Romains demeurent-ils un modèle ?

Je pense que la plasticité romaine, ce que j'appelle « la voie romaine » – une expression que j'emprunte au philosophe Rémi Brague –, est une voie moyenne, une voie de transmission, une voie d'échange. Rémi Brague dit que le plus beau symbole de la romanité, c'est l'aqueduc, une invention romaine, plus que grecque : on prend l'eau féconde à la source, pour la redistribuer à tous. Je trouve que cette attitude et cette idée, qui incitent à transmettre, renvoient à la *pietas* et à la *fides*, à la force du lien qui unit tous les vivants. C'est mieux que les fanatiques, les excités, les indignés, « les résolus et les certains » qui, comme le disait Pascal, sont aussi « les plus fous ». ■



DICTIONNAIRE AMOUREUX DE LA ROME ANTIQUE, Xavier Darcos Éditions Plon, 760 p., 26 €